

Comment la communauté libanaise soutient l'art malgré la crise

EXPOSITION

Le collectionneur Tony Salamé souhaite, avec son exposition muséale dans sa fondation à Beyrouth, montrer la résilience de son pays.

Martine Robert
@martinRD

Paralysie économique, pandémie, explosion du port de Beyrouth... le Liban est dans une situation critique et les mécènes s'activent à l'instar de la Fondation de France qui coordonne les actions de Solidarité Liban, de la fondation Veolia investie sur l'accès à l'eau et auprès de l'Unicef, ou d'Engie et sa fondation active auprès des écoles et orphelinats de Beyrouth. La diaspora libanaise est mobilisée comme la Fondation CMA-CCGM de la famille Saadé à Marseille, centrée sur l'aide humanitaire et le décrochage scolaire, ou l'association du financier Philippe Jabre basé en Suisse, soutien des communautés les plus défavorisées.

Alors que le musée Sursock dédié à l'art moderne et contemporain, a été gravement endommagé par l'explosion des silos, ce collectionneur comme d'autres passionnés d'art, tente aussi

forme créative » estime-t-elle. A Beyrouth justement, l'homme d'affaires Tony Salamé a pris une initiative de taille. Pendant que l'Etat Français débloquent un demi-million d'euros pour la rénovation du musée Sursock dont certains tableaux sont restaurés par le Centre Pompidou, et que Saint-Gobain faisait don de deux tonnes et demi de verre pour remplacer les vitraux brisés, cet entrepreneur a décidé d'organiser une exposition d'envergure muséale, d'artistes émergents et confirmés internationaux, parce qu'il croit en « l'art pour donner de l'espoir et de la résilience ».

Propriétaire de la chaîne de magasins de luxe Aïshti, elle-même impactée par la crise financière, il a voulu envoyer un signal fort par un accrochage sur les 3.800 mètres carrés de sa fondation logée dans son complexe commercial pour un accès à un large public. « C'est d'autant plus important que les musées étrangers ne veulent plus prêter d'œuvres au Liban, que les coûts d'assurances et de transports explosent » explique-t-il.

Le conservateur Massimiliano Gioni, directeur artistique du New Museum de New York, a sélectionné 200 œuvres dans sa collection de 3.000 pièces, souvent en phase avec



L'Aïshti Foundation expose « Dark Light : Realism in the Age of Post-Truths », DR

d'apporter de la visibilité aux artistes libanais. Il a notamment aidé Laure d'Hauteville, la fondatrice de la Beirut Art Fair, qui expose jusqu'au 6 novembre à l'abbaye de Jumèges (Seine-Maritime) des photographes et vidéastes libanais, saisis face à l'effondrement de leur pays. « Après avoir organisé des résidences artistiques au Havre et à Rouen, je travaille avec un hôtelier de luxe libanais à Dieppe, pour qu'il accueille des créateurs et qu'ensuite nous organisons une exposition pour les faire connaître tout en recherchant des résidences au Brésil et aux Etats-Unis » précise-t-elle.

L'art pour donner espoir
Laure d'Hauteville a délocalisé sa foire à Paris et à Bruxelles, rebaptisée Menart Fair. « Après les explosions de 2020, nous avons souhaité réaffirmer notre attachement à la scène contemporaine libanaise et moyen-orientale. Le Liban a été de tout temps un hub artistique hyperactif, une vitrine pour s'exprimer librement. Il faut lancer un marché pour aider ces artistes. Beyrouth se redressera et restera une plate-

actualité, certaines évoquant même l'incendie du port de Beyrouth ou la guerre. « L'art est un outil de compréhension mutuelle. Dans cette exposition intitulée Lumières obscures, nous avons opté pour des œuvres figuratives dont certaines résonnent avec les traumatismes du Liban » pointe-t-il. Et d'ajouter : « nous tenions aussi à montrer notre profond engagement pour garder ce pays sur la carte mondiale de l'art même si cet accrochage a été particulièrement complexe à monter ».

Mais il y est habitué. « Au cours des sept années qui ont suivi l'inauguration de la Fondation en 2015, le Liban a connu une succession de bouleversements qui ont commencé avec la guerre civile syrienne et le conflit avec l'Etat islamique aux portes du pays. Malgré ces crises, nous avons poursuivi nos expositions de 2016 à 2019, jusqu'au Covid, pour faire connaître l'art international aux beyroutiens car les musées publics libanais n'en ont plus les moyens » rappelle-t-il, soucieux d'offrir à ses concitoyens un lieu d'échange sur toutes les cultures, de l'Orient à l'Occident. ■